Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 37

Artikel: A propos de prunes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187826

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

regrets, car leurs rapports avaient toujours été très rares et empreints d'une certaine froideur.

M. Blavigny (ainsi se nommait-il) avait légué à son neveu, Raymond Marcellis, un beau domaine dont celui-ci allait prendre possession.

Tandis qu'un fougueux attelage l'emportait dans l'espace, le jeune officier rêvait à ce hasard de la destinée qui faisait de lui le propriétaire d'un château seigneurial autrefois possédé par une puissante famille. Toutefois il y pensait sans enivrement, car il avait une âme élevée, et n'était pas un de ces hommes qui font consister le bonheur uniquement dans la possession de la richesse. Il aimait par-dessus tout sa profession, et tenait de ses parents une fortune qui avait jusque-là suffi à ses désirs.

Au bout de deux heures, la voiture s'engagea dans une belle et large avenue ; puis le château apparut aux regards de Raymond.

Déjà il l'avait vu dans son enfance ; mais on eut pu croire qu'il l'apercevait pour la première fois, tant il le contemplait avec une avide curiosité. Le vieux manoir avait certes grand air avec ses crénaux, ses hautes tourelles et sa façade aux vastes proportions.

Un vieillard, debout sur le perron, attendait le jeune officier, et à sa descente de voiture il alla avec empressement à sa rencontre.

Raymond lui tendit cordialement la main.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit le vieillard avec déférence, je suis fort heureux de vous voir.

— Et moi également, monsieur Morand, reprit aussitôt le jeune homme, vous êtes pour moi une ancienne connaissance.

— Je me rappelle vous avoir vu, il y a une dizaine d'années, vous étiez alors un collégien plein de gaîté et de bonne humeur.

— La gaîté s'est un peu envolée, car depuis lors j'ai assisté à de bien terribles événements.

— Oui, sans doute, nous venons de traverser un temps fort triste pour tous ceux qui aiment leur pays. Je sais que pendant la guerre vous vous êtes conduit en héros ; votre oncle nous a parlé de cela ; il était fier de vous.

— J'ai fait tout simplement mon devoir.

— Vous êtes modeste ; mais j'ai entendu dire qu'à Bapaume, par exemple, vous avez montré une intrépidité sans égale.

— Nos braves marins combattaient à mes côtés ; leur exemple m'électrisait ; d'ailleurs, il me semblait qu'il y avait là pour la France une question de vie et de mort ; cette pensée était certes de nature à enflammer mon ardeur.

Tout en parlant ainsi, les deux interlocuteurs avaient pénétré dans une vaste salle du rez-de-chaussée. Bientôt ils s'assirent devant une large cheminée où d'énormes morceaux de bois flambant joyeusement, faisaient éprouver une douce impression de bien-être, car le jour touchait à sa fin et une fraîcheur pénétrante se répandait dans l'atmosphère.

— Maintenant, dit Raymond, parlons un peu de mon oncle, si vous le voulez bien. Il est mort bien jeune encore, et j'en ai été surpris, car je l'ai connu autrefois robuste et vigoureux.

— M. Blavigny avait à peine quarante-six ans ; mais ce sont les chagrins qui l'ont tué.

— J'ai appris en effet qu'il a eu beaucoup de malheur.

— C'était lamentable. D'abord il possédait une grande fortune ; or, il y a trois ou quatre ans, il en a perdu une partie qu'il avait compromise dans des spéculations sur lesquelles il comptait pour l'augmenter encore. Cette catastrophe a été pour lui un cruel chagrin ; toutefois il lui restait un beau domaine qui est d'un bon rapport, car plusieurs fermes en dépendent ; il en aurait certainement trouvé un prix élevé s'il avait voulu le vendre.

« Peu de temps après, sa fille, jolie enfant de dix ans, fut en deux jours emportée par le croup. Mme Blavigny fut pour ainsi dire folle de douleur ; sa santé avait toujours été très délicate ; à partir de ce moment, elle ne fit plus que languir, et bientôt elle alla rejoindre son enfant tant regrettée.

» Il restait à M. Blavigny un fils de quinze ans, intelligent et beau, qui était son espoir, sa consolation. Le voilà tout à coup atteint d'une fièvre typhoïde ; dès le premier instant, le malheureux père s'est écrié : « Mon fils est perdu, la science des médecins sera impuissante pour le sauver. »

» Eh bien ! monsieur, cette prédiction s'est réalisée. Comment donc aurait-il pu résister à tant de souffrances ? «

— Tout cela était bien triste en effet. Lorsque j'ai appris ces douloureux événements, j'aurais voulu apporter des consolations à mon oncle ; mais il m'a été impossible d'obtenir un congé ; d'ailleurs j'étais loin de prévoir sa fin prématurée.

— Nul ne s'y attendait ; mais il était atteint d'une maladie de cœur qui tout à coup a fait de rapides progrès. Il a vécu bien tristement pendant la dernière année de sa vie ; il ne recevait presque personne et passait ses journées dans l'isolement, errant çà et là dans ce grand château désert. Il se renfermait dans un mutisme presque absolu ; aussi je pensais bien que les choses ne pouvaient pas durer longtemps comme cela.

(A suivre).

A propos de prunes mal mûres confisquées dernièrement sur divers marchés, on écrit de Berne aux *Feuilles d'hygiène*, paraissant à Neuchâtel, ces curieux renseignements :

« On serait étonné si on savait tout ce qui se passe. Dans quelques localités du canton de Berne, il existe une coutume fort désagréable pour ceux qui sont obligés d'acheter du fruit au marché. Les paysans, pour ne pas perdre de temps, ramassent leurs prunes en une fois et se hâtent de trembler les pruniers afin d'arriver sur le marché avec des primeurs. Et comme dans le tas il y a beaucoup de prunes qui ne sont pas mûres, ils les mettent le matin dans leurs lits, entre les draps encore tout chauds. Les fruits, sous l'influence de cette douce température, achèvent leur maturité, et ceux qui s'en régalent ensuite ne se doutent guère d'où leur vient leur couleur attrayante.

Ce procédé est connu dans toute la Suisse ; c'est ce que les enfants appellent *bon...ner* les fruits. »

Toutes les femmes de l'univers sont coquettes, et cherchent à dissimuler leur âge ; il n'y a guère que les Japonaises qui fassent exception à cette règle.

Non-seulement leur coiffure sert à indiquer leur âge, mais encore à désigner les filles à marier, les veuves consolées et les inconsolables.

Les fillettes à partir de neuf ans portent leurs cheveux entrelacés d'un crêpe rouge, en demi-cercle derrière la tête ; le devant est laissé nu, sauf deux boucles de chaque côté du front.

Les demoiselles à marier se coiffent très haut sur le devant de la tête et tressent leurs cheveux en forme d'éventails et de papillons, les sèment de cordes d'argent ou de boules richement coloriées.